

TERRE CIEL EAU

l'Intérimide

AVENTURES

SPORTS

VOYAGES

ADMINISTRATION : 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).

ABONNEMENTS } Paris et Départements : Un an, 15 francs ; Six mois, 8 francs.
Etranger : Un an, 19 francs ; Six mois, 10 francs.

Les Abonnements sont augmentés de 5 fr. par an pour les pays qui n'ont pas adhéré à la Convention de Stockholm. Se renseigner à la poste.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste. — Compte chèque postal 259-10.

UNE CHASSE AU RHINOCEROS



G. Niezeb

La corne de l'animal avait déchiré les chairs du chasseur. (Lire page 6.)



UNE CHASSE AU RHINOCÉROS



S'il n'avait été chasseur, le lieutenant Georges Laprade se serait ramené à mourir dans son poste perdu aux bords du Tchad. Arrivé depuis quelques mois dans cette extraordinaire région, uniformément composée de marais et de termitières géantes, il avait installé sa case le mieux possible en réservant une place importante pour l'arsenal qui l'accompagnait généralement dans ses campagnes. Fusils de gros calibre pour le tir à chevrotines et carabines à balles explosives voisinaient avec des revolvers et des couteaux de chasse. Tout cela était l'objet de soins constants de la part du lieutenant qui prétendait à juste titre que si, pour un guerrier en campagne, les vêtements peuvent être négligés, les armes doivent être en revanche entretenues avec une vigilance extrême.

Le Tchad est le pays du rêve pour un chasseur de fauves. L'éléphant, le lion, le rhinocéros, y vivent avec l'hippopotame, sans préjudice des antilopes et des oiseaux de toutes sortes. Aussi les premières chasses de Georges Laprade furent-elles de véritables hécatombes. Il convient d'ajouter qu'il s'était borné tout d'abord à la chasse aux antilopes et aux hippopotames.

Un soir, un noir souleva la portière de sa case, fit le salut militaire et déclara dans un sabir imagé :

— Ma lieutenant, si toi y en a vouloir tuer grosse bête, toi venir ce soir avec Samba-Taraoré.

Laprade regarda le noir un instant. C'était un magnifique gaillard de six pieds de haut dont les bras allongés devaient être terriblement puissants, si on en jugeait par les biceps qui saillaient comme des racines noueuses. Ne disait-on pas, dans le village nègre voisin, que Samba-Taraoré avait un jour réédité l'exploit d'Ursus en tordant le garrot d'un buffle sauvage ?

— Quelle grosse bête as-tu vu ? demanda le lieutenant.

— Moi pas savoir nom français. Tiens, regarde !

Et le noir montra à Laprade un crottin de la grosseur d'un œuf d'antrache.

A priori, il était difficile de discerner s'il s'agissait d'un hippopotame ou d'un rhinocéros. Toutefois, la mimique à laquelle se livra Samba-Taraoré fit comprendre que la bête en question devait être un rhinocéros blanc.

Cette variété est assez rare, mais elle existe dans les parages des grands lacs africains et dans le Bah-el-Ghazal. Vivant exclusivement de racines et de divers feuillages, cet animal, qui se désaltère de très bonne heure et le soir, se trouve assez rarement loin de l'eau. Cette particularité qu'il avait relevée dans l'ouvrage de Selous, le plus grand chasseur anglais qui ait existé, détermina le lieutenant à partir sur l'heure. La nuit était tout à fait favorable à une pareille chasse et puisque Samba-Taraoré s'offrait comme guide, il porterait les deux fusils de gros calibre chargés à balles explosives qui servaient lorsque la bête blessée chargeait.

Laprade rayonnait. S'il avait tué quelques tigres et pas mal d'éléphants au Cambodge, il ne pouvait se vanter d'avoir mis à mal un rhinocéros. Il en avait suivi un à la trace durant deux jours, mais il n'avait pu s'en approcher suffisamment pour lui envoyer efficacement une balle.

Il s'équipa méthodiquement pendant que Samba-Taraoré débitait d'une voix monotone quelques prières.

Laprade comprit qu'il était question d'un animal redoutable et cornu. Tout en psalmodiant, le noir caressait doucement un morceau d'étoffe qui pendait à son cou comme un scapulaire.

— Qu'est-ce que tu as là ? demanda le lieutenant en indiquant le scapulaire.

— Ça gris-gris donné par marabout. Avec ça bête morte !

Et pour mieux se faire comprendre, Samba-Taraoré ferma les yeux et laissa tomber sa tête en avant.

Laprade n'insista pas. Sans doute, le gris-gris en question était spécial pour rhinocéros, car les marabouts, gens essentiellement pratiques, vendent ce gris-gris contre tous les périls possibles. La confiance des nègres dans l'efficacité de ces gris-gris est telle que l'on en voit souvent offrir leur poitrines aux balles sous

prétexte que le marabout leur a vendu le remède qui les rend invulnérables. Samba-Taraoré devait donc penser que si le rhinocéros le chargeait, il en serait pour ses frais : la corne redoutable du fauve glisserait sur sa peau !

— En route ! dit Laprade, après avoir pris sa carabine Colt à balles blindées et son couteau de chasse. Indique-moi la route.

Samba-Taraoré prit une piste tracée au milieu des hautes herbes qui avoisinaient la case du lieutenant. Quelques minutes après il s'arrêta et montra à Laprade des traces sur la terre molle.

Ces traces étaient caractéristiques et se rapportaient bien à un rhinocéros, dont les pieds ont seulement trois doigts très larges. On ne pouvait les confondre avec celles d'un hippopotame dont les pieds ont quatre doigts.

Il s'agissait d'exploiter maintenant cette précieuse indication. Or, si le rhinocéros a la vue assez faible, il a, par contre, un odorat remarquable et il peut sentir l'homme à près de deux cents mètres. Fort heureusement, l'air était très calme ; on pouvait espérer approcher la bête.

Le lieutenant donna des instructions à Samba-Taraoré.

Ce dernier suivrait à quelques mètres et se tiendrait prêt à passer les fusils au cas où l'animal chargerait.

Deux heures durant, le lieutenant et le noir suivirent les traces de la bête, grâce au magnifique clair de lune qui régnait. Ils allaient à pas lents, explorant les alentours, s'arrêtant pour écouter. Des bruits multiples leur parvenaient : rugissements de lions en chasse, souffles rauques d'hippopotames, cris aigus d'échassiers. De temps à autre, ils relevaient des emplacements où la bête avait gratté la terre.

Soudain, Samba-Taraoré étendit le bras et dit à voix basse :

— Là ! Là !

A quarante mètres environ, un magnifique rhinocéros blanc était tranquillement en train de dévorer des racines.

Laprade se dissimula rapidement derrière une termitière pendant que le noir se mettait à plat ventre derrière lui. De son observatoire, le lieutenant pouvait apprécier à loisir les dimensions de la bête. La grande corne plantée sur le nez de l'animal pouvait avoir soixante centimètres et le corps pouvait atteindre un mètre soixante-dix de longueur. Quelques oiseaux se promenaient sur son échine, et le débarrassaient de la vermine qui infestait sa peau.

Samba-Taraoré ayant fait un mouvement, l'un des oiseaux s'envola. Le rhinocéros dressa immédiatement l'oreille. Les oiseaux lui servent de veilleurs et attirent son attention dès qu'ils s'envolent.

Qu'allait-il faire ? Laprade savait qu'il est bien difficile de le prévoir. Quelquefois, il peut charger sans motif en fonçant comme un fou sur un obstacle qu'il a estimé dangereux ; d'autres fois, il s'arrête à quelques mètres du chasseur qui n'a pas encore tiré et s'enfuit.

La bête se présentait exactement de face. Laprade réfléchit durant quelques secondes. Il était bien difficile d'atteindre le rhinocéros en pleine tête, par suite de l'abri constitué par les cornes. Il valait donc mieux viser à la poitrine.

Le lieutenant posa un genou à terre et épanla en se découvrant juste assez pour voir la tête de la bête. Il visa à la poitrine, un peu à droite pour atteindre le cœur. En même temps, il avertit un noir d'être prêt à lui donner successivement les deux fusils de réserve.

Le rhinocéros parut à ce moment entrer dans une sureur extraordinaire. Il leva la tête et grogna bruyamment. Il chargeait dans la direction de la termitière, lorsque Laprade pressa la détente.

Atteint un peu au-dessus de l'épaule, l'animal souffla bruyamment sans ralentir sa course. Avec un imperturbable sang-froid, Laprade s'écria :

— Vite, le fusil !

Et il étendit la main sans perdre de vue l'objectif. Mais Samba-Taraoré ne donna pas le fusil, et pour cause ! Lorsqu'il vit le rhinocéros charger dans la direction de la termitière, il s'enfuit avec une incroyable vélocité. La terreur qu'il venait d'éprouver lui avait fait complètement oublier la vertu du gris-gris qu'il venait d'acheter fort cher au marabout de l'endroit.

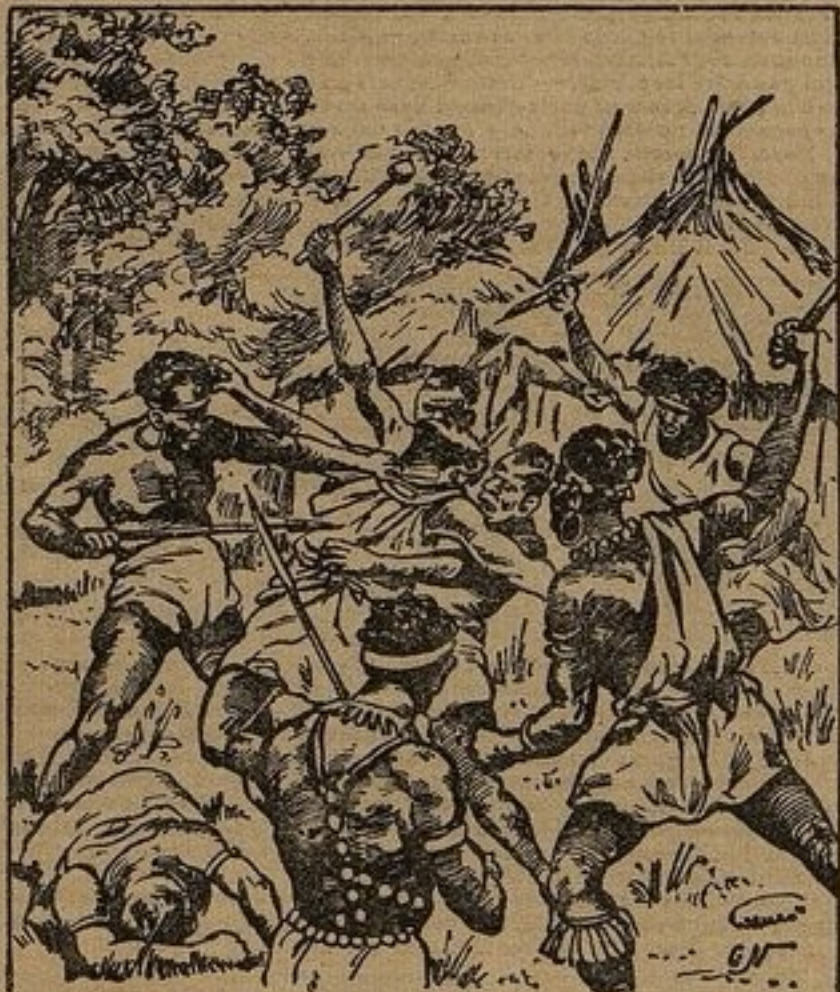
La peur est mauvaise conseillère. En fuyant, Samba-Taraoré emporta les deux fusils ; il fit ce geste sans y mettre la moindre intention.

Il courut à perdre haleine jusqu'au village nègre et se cacha dans sa case en tremblant de tous ses membres.

Pendant ce temps, le lieutenant, qui venait de constater l'in vraisemblable couardise du géant noir, voyait le rhinocéros se rapprocher rapidement. Il se releva, ajusta de nouveau la bête, et lui envoya une seconde balle, qui ricocha d'ailleurs sur l'échine de l'animal, lequel arriva en ouragan sur la termitière.

Laprade se sentit perdu. Il essaya de tourner autour de la termitière à la façon des toreros qui font de brusques écarts pour éviter la bête lourde qui est emportée par son élan et évolue lentement. Quatre ou cinq fois il réussit à esquiver le fauve qui grognait comme un porc qu'on égorge. Mais soudain il glissa et s'étendit de tout son long sur le sol mou.

Le rhinocéros, furieux, le flaira d'abord, puis il le retourna d'un seul coup de boutoir. La corne de l'animal avait déchiré les chairs du chasseur à la hauteur de l'aîne. Par l'atroce blessure, le sang jaillit à flots pendant que Laprade s'évanouissait.



Le noir avait été cueilli un beau soir.

Devant ce corps, qui paraissait sans vie, le rhinocéros grogna de nouveau, puis il s'écarta. Il revint encore une fois et parut examiner Laprade comme pour vérifier s'il vivait encore.

Satisfait de son examen, sans doute, il s'enfuit.

Deux heures se passèrent. La lune s'était cachée derrière les nuages noirs et la température avait baissé de quelques degrés. Sous la fraîcheur de l'air, le lieutenant se réveilla avec la sensation d'une atroce brûlure. Doué d'une prodigieuse énergie, il se releva à demi malgré la douleur. Partout régnait autour de lui le silence de la nuit africaine après minuit. Le rhinocéros était parti.

Le lieutenant écarta sa veste kaki et regarda la blessure béante qui le faisait tant souffrir. L'écoulement sanguin avait à peu près cessé, mais il lui semblait qu'il allait mourir.

— Je suis perdu, pensa-t-il.

Il rassembla ses forces pour retirer sa veste dans laquelle il déchira une large bande. Il pensa que la terre était tétanigène et prit ses précautions pour ne pas infecter sa plaie. La toile n'était peut-être pas très antiseptique, mais comme il avait mis sa veste le soir même, elle ne devait pas contenir de germes nocifs.

Avec la bande obtenue, il se fit une ceinture qui comprima sa blessure. La douleur faillit le faire crier, mais il se mordit les lèvres jusqu'au sang : un colonial ne devant pas se plaindre !

Puis il se leva péniblement, en s'accrochant aux parois de la termitière. Il eut la force de décharger sa carabine dont il se servit comme d'une béquille. Et alors commença l'in vraisemblable randonnée à travers la nuit.

La douleur effroyable qu'il ressentait et qu'il contenait lui avait donné la fièvre. Il sentait sa tête bourdonner ; le sang battait ses tempes, il avait le délire. Et pourtant il marchait en se demandant à chaque pas s'il n'allait pas tomber. Tomber, c'était la mort certaine et quelle mort ! Si la terre touchait la blessure, le tétanos allait suivre avec son cortège de douleurs effroyables.

Laprade voulait vivre : c'était trop bête de crever ainsi par la faute d'un grand lâche de nègre qui n'avait même pas confiance dans la vertu de ses amulettes !

Au jour, le lieutenant, harassé, prêt à tomber, aperçut la case vers laquelle il se traina. Un enfant, qui l'avait aperçu, courut prévenir le marabout, car il n'y avait de médecin militaire qu'à soixante kilomètres de là.

Lorsque le marchand d'amulettes arriva, il fit déposer le lieutenant dans sa case et l'étendit sur sa couchette. Puis il défit la bande et frotta la blessure avec un baume qu'il retira d'une petite jarre de terre cuite.

Le baume en question était un extrait de racines spéciales qui jouit de propriétés désinfectantes très grandes. Laprade, qui s'était évanoui de nouveau lorsqu'on l'avait étendu, rouvrit les yeux. Il reconnut le marabout ; il fit signe d'aller chercher le toubib (médecin militaire).

Deux doigts placés à plat sur son bras droit suffirent pour indiquer son désir. Quelques minutes après, un coureur nègre partait, pendant que le lieutenant s'endormait, veillé par le marabout qui murmurait des patenôtres propres à conjurer le mauvais sort. A quelque distance, un griot faisait un invraisemblable tam-tam pour mettre en fuite les diables de toutes sortes qui, selon lui, avaient envahi la case du lieutenant.

Curieuses mœurs des populations noires ! Mais aussi admirable dévouement vis-à-vis de ceux des hommes blancs qui portent la bonté dans leur cœur.

Quand le docteur Danneville arriva à cheval, il fut stupéfait du concert qui partait du village. Les lamentations des femmes se mêlaient aux tam-tams du griot ; cette atmosphère de tristesse publique et de bruits divers faisait présager que le cas était grave.

Lorsqu'il pénétra dans la case du lieutenant, le marabout se leva et le salua selon les règles de l'Islam en portant successivement sa main à son cœur et sa bouche.

Danneville examina la blessure. Il vit que la plaie n'avait pas suppuré, grâce au lavage fait par le marabout. Il retira de sa trousse tout ce qui était nécessaire pour désinfecter la blessure par les moyens occidentaux.

Un examen sérieux lui montra que, par une chance invraisemblable, aucun organe essentiel n'était perforé.

Il administra du laurier-cerise au lieutenant pour le faire dormir et s'installa à son chevet.

Un mois après, Laprade était complètement guéri. Il avait raconté à Danneville l'extraordinaire aventure qui lui était arrivée. Le docteur avait alors fait rechercher Simba-Taraoré, mais celui-ci avait disparu, enlevé par les mauvais génies, disait le marabout.

Une enquête plus approfondie fit découvrir la vérité.

Lorsque Samba-Taraoré était sorti de sa case, on l'avait interrogé. L'un des noirs, qui l'avait vu avant qu'il ne partît pour la chasse, avait reçu ses confidences au sujet du gris-gris remarquable qu'il venait d'acheter au marabout.

Samba-Taraoré avait donc été convaincu de méfiance à l'égard de l'amulette vendue par le marabout. La chose était venue aux oreilles de ce dernier qui ne pouvait tolérer qu'une de ses ouailles fit aussi bon marché de son pouvoir. Aussi, sans aucun scandale, le noir avait été cueilli un beau soir par quelques sbires à la solde du marabout. Ceux-ci l'avaient égorgé, son corps avait été brûlé et les cendres jetées au vent.

Laprade, guéri, apprit la chose, mais il se garda bien d'intervenir, car l'autorité des marabouts ne doit pas être discutée et les lois du peuple noir sont sévères.